

Des inquiétudes (dis)qualifiées? : Les craintes des Français à l'égard des risques alimentaires

Autor(en): **Peretti-Watel, Patrick**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie = Swiss journal of sociology**

Band (Jahr): **28 (2002)**

Heft 3

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-814415>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Des inquiétudes (dis)qualifiées ? Les craintes des Français à l'égard des risques alimentaires¹

Patrick Peretti-Watel*

1 Introduction

Depuis la fin des années quatre-vingt, les sociologues manifestent un intérêt croissant pour la notion de risque, aussi bien aux Etats-Unis qu'en Europe, avec en particulier les travaux de Mary Douglas (1982; 1992) et Anthony Giddens (1991; 1994; 1999) pour la Grande-Bretagne, Niklas Luhman (1993) et Ulrich Beck (1992; 1999) pour l'Allemagne, ou encore François Ewald (1986; 1998) et Denis Duclos (1987; 1996) pour la France. Ces auteurs s'accordent généralement pour donner au risque une place centrale au sein des sociétés contemporaines. Ainsi, pour Beck, qui a exercé une influence notable sur les mouvements écologistes d'outre-Rhin, nous vivons dans de véritables « sociétés du risque », au sein desquelles l'inégale exposition aux risques tendrait à supplanter l'inégale répartition des ressources matérielles comme principe de stratification sociale. Les analyses de ce sociologue ont ceci de remarquables qu'elles sont très bien illustrées par les crises sanitaires et l'émergence des risques alimentaires qui ont marqué les années quatre-vingt-dix (et en particulier la crise de la vache folle, Peretti-Watel, 2001a), tout en datant de la décennie précédente : Ulrich Beck apparaît ainsi comme la Cassandre de la sociologie contemporaine.

Comment caractériser les risques propres à nos sociétés occidentales ? D'abord, pour Beck comme pour Giddens, les risques contemporains sont de moins en moins naturels, mais au contraire produits par l'homme (« manufacturés »)². Par le passé, c'était surtout la nature qui nous mettait en danger (par les aléas climatiques provoquant des famines, des inondations, ou par les épidémies transmises aux hommes par les animaux...), tandis qu'aujourd'hui nous créons nous-mêmes des risques qui la menacent elle, et nous à travers elle : guerre nucléaire, pollutions, mais aussi éventuellement organismes génétiquement modifiés (OGM) sus-

1 Une première version de ce texte a été présentée au colloque *Interdits et désordres alimentaires*, organisé à Montpellier les 25 et 26 octobre 2001 par le Centre d'Etudes et de Recherches Comparées en Ethnologie (CERCE).

* INSERM U379, ORS PACA, Marseille. Postal address: ORS PACA, 23 rue Stanislas Torrents, 13006 Marseille, France, E-Mail: peretti@marseille.inserm.fr

2 De même Douglas s'intéresse tout particulièrement au risque nucléaire, Duclos aux risques industriels, Ewald aux risques majeurs.

ceptibles d'introduire des mutations irréversibles dans l'écosystème... A une échelle moindre, l'encéphalopathie spongéiforme bovine (ESB) est une maladie créée involontairement par l'homme, qui a certes fait quelques victimes humaines en se transmettant par voie alimentaire, mais qui pour l'instant a surtout décimé les bovins. Pour les OGM comme pour la vache folle, le risque pour l'homme échappe au moins provisoirement à toute évaluation sérieuse : les conséquences sanitaires sont incertaines, elles s'inscrivent dans le long terme et sont peut-être en partie irréversibles. Ces risques contemporains soulignent donc les limites du savoir scientifique et des techniques assurantielles : ils restent largement méconnus et ne sont pas assurables.

Déficiente face aux risques contemporains, la science s'avère aussi complice : pour Beck (qui sur ce point reprend les thèses de Hans Jonas), ces risques sont les rejetons illégitimes de l'alliance de la science et de l'intérêt économique. C'est l'ingénierie génétique qui a créé les OGM pour améliorer la rentabilité des cultures, de même c'est l'industrialisation et la rationalisation de l'agriculture qui ont conduit au recyclage des carcasses en farines animales pour réduire les coûts de l'élevage, avec la mise en place en Grande-Bretagne d'un procédé de chauffage des carcasses économisant de l'énergie, mais préservant du coup l'agent infectieux de l'ESB. Ces risques prolifèrent d'autant plus vite qu'ils sont invisibles (à moins de procéder à des expériences poussées, rien ne distingue un maïs « naturel » d'un maïs hybride, ni un steak farci de prions d'un steak sain), que leurs conséquences sont fréquemment décalées dans le temps, et qu'en contrepartie nous créons à court terme des richesses matérielles qui, elles, sont bien visibles et palpables. Déficiente, complice, la science n'en reste pas moins irremplaçable. Comme ces risques sont invisibles, comme ils échappent à nos sens, nous avons besoin des outils des scientifiques pour les « voir », ou du moins pour en observer des traces : pour mesurer la teneur en métaux lourds dans l'eau courante, la concentration de gaz carbonique dans l'atmosphère, pour détecter la présence de prions dans un steak ou encore pour identifier un maïs hybride.

Tout à la fois déficiente, complice mais irremplaçable, la science occupe donc une position ambivalente à l'égard des risques contemporains. Cette ambivalence rend plus délicate la question de savoir quelle fraction du public craint ces risques : d'une part, on pourrait supposer que les individus les moins éduqués, les plus réticents à l'égard des nouvelles technologies, les plus critiques à l'égard des bouleversements que celles-ci introduisent dans notre quotidien, seraient aussi les plus alarmés par les risques contemporains. Mais, d'autre part, la faculté de s'inquiéter d'un risque invisible que seule la science peut appréhender requiert sans doute au contraire une certaine compétence, une certaine proximité à l'égard des sciences et techniques contemporaines. Pour Beck, la crainte de ces risques serait un luxe de nantis : seuls s'inquiètent de risques invisibles ceux qui n'ont plus de soucis matériels (ainsi les pays industrialisés et les pays en voie de développement

ne partagent pas le même point de vue sur le caractère prioritaire de la protection de l'environnement). En outre, pour s'en inquiéter il faut être capable de comprendre le travail des savants et ses limites, et le cas échéant de se substituer à eux afin de réunir des preuves scientifiquement recevables pour démontrer l'existence d'un risque ignoré jusque-là, y compris par la science légitime. L'américain Phil Brown (1995; 1997) a baptisé « épidémiologie populaire » cette activité déployée par des profanes, sorte de savants autodidactes, qui bâtissent une expertise et des preuves scientifiques avec les moyens du bord, avant de médiatiser leur combat et de forcer les « vrais » experts à prendre le relais.

A l'inverse, de nombreux travaux mettent plutôt l'accent sur la position sociale défavorable, voire la pauvreté matérielle et/ou culturelle des individus qui déclarent des craintes à l'égard des risques en général, et des risques contemporains en particulier. Sondant les inquiétudes de la population américaine relativement à vingt-cinq risques³, Slovic (1998) montre que les minorités ethniques, qui de façon générale disposent de moins de ressources que le reste de la population, ont presque systématiquement des perceptions plus aiguës des risques. En France, les peurs exprimées à l'égard de quatorze situations à risque⁴ sont plus fréquentes parmi les femmes et les personnes âgées, mais plus encore parmi les ouvriers, les bas revenus et les moins diplômés (Percheron et Perrineau, 1990), la relation négative entre niveau de revenus et craintes étant confirmée pour d'autres risques⁵ dix ans plus tard (Peretti-Watel, 2001b). En Suisse enfin, Kellerhals et al. (2000) enquêtent sur les perceptions relatives à des risques socio-économiques, écologiques, culturels et politiques : ils définissent une catégorie de pessimistes, qui jugent ces risques plus probables et plus graves, au sein de laquelle sont sur-représentés les femmes, les personnes de formation primaire et celles n'ayant qu'un bas salaire. Ces auteurs suggèrent que les individus les plus démunis entretiennent un sentiment d'impuissance qui se manifeste par un plus grand pessimisme quant à leur perception de l'environnement. Ce faisant, ils suivent les traces de Beck et ouvrent une piste intéressante pour la recherche empirique, en estimant que la position sociale des individus ne suffit pas à rendre compte de leur « position de risque », dont l'appréciation nécessiterait de prendre en compte des facteurs d'exposition plus précis et/ou des facteurs socio-cognitifs relatifs à la sensibilité au risque (Kellerhals et al., 2000, 314–315).

-
- 3 Incluant notamment le tabagisme, le sida, le stress, la pollution de l'air, les déchets nucléaires, les accidents de la route, la dégradation de la couche d'ozone, la présence de pesticides, de bactéries ou de radiations dans la nourriture ...
 - 4 Risques technologiques (pollution, conservateurs dans les aliments ...), naturels (incendies ...), atteintes aux personnes physiques et aux biens (agressions, terrorisme, cambriolage ...) ...
 - 5 Parmi lesquels les maladies dues au tabac, la pollution de l'eau, les nouvelles épidémies et les accidents du travail ou domestiques.

Au vu de ces résultats empiriques convergents, les craintes déclarées à l'égard de risques variés pourraient ainsi s'interpréter comme le signe d'une situation de subordination, de précarité, la traduction d'un sentiment de vulnérabilité, voire la conséquence d'un moindre capital social (cette piste de recherche a déjà été explorée dans le cas des peurs déclarées à l'égard du sida, Hahn et al., 1994; Calvez, 1997). De la qualification sociale de ceux qui craignent les risques contemporains à la disqualification des peurs elles-mêmes, il n'y a qu'un pas, que certains auteurs n'hésitent pas à franchir. Ces craintes seraient des « peurs de pauvres », donc de « pauvres peurs », des manifestations irrationnelles, obscurantistes, que les experts s'empressent de stigmatiser, en les réduisant même parfois à l'expression d'une pensée magique, d'un atavisme ancestral quasi préhistorique (Apfelbaum, 1998).

Les craintes exprimées à l'égard des risques contemporains sont-elles l'apanage d'une élite éclairée, ou la marque de l'exclusion des plus pauvres et des moins éduqués ? L'ethnologue britannique Mary Douglas s'écarte de cette alternative entre le haut et le bas de la structure sociale, pour plutôt opposer le centre et la périphérie de cette structure⁶. Les types culturels qu'elle définit dans ses travaux sur le risque ont le mérite de souligner qu'il n'y a pas une conception « juste » de la science et du savoir qui devrait faire l'unanimité : suivant leurs situations sociale et culturelle, les individus font confiance aux scientifiques officiels ou se tournent au contraire vers d'autres experts indépendants, ou d'autres sources de savoir moins légitimes. La question de la confiance accordée ou non est cruciale, surtout dans un contexte de fortes incertitudes (Luhman, 1979; Giddens, 1991; Slovic, 1993), en particulier pour les risques alimentaires, inaccessibles à nos sens : acheter un steak portant le label « viande française » requiert dans une certaine mesure un acte de foi. Schématiquement, Douglas (1982, 1992) distingue deux attitudes méfiantes à l'égard de la science officielle : d'une part celle émanant d'individus isolés, exclus, socialement dominés et fatalistes; d'autre part celle exprimée par des minorités actives, souvent organisées en associations et militant pour dénoncer la collusion des pouvoirs économique, politique et scientifique. Dans une certaine mesure, cette approche permet de réconcilier les deux termes de l'alternative précédemment évoquée : la première attitude correspondrait aux « peurs de pauvres », et la deuxième à l'inquiétude d'une élite éclairée.

Le présent article vise à poursuivre le débat ouvert par Kellerhals et al. (2000) au sujet de l'analyse des inquiétudes populaires et de la typologie des sensibilités au risque, en prenant en compte les craintes manifestées à l'égard de divers risques, tout en privilégiant le domaine alimentaire, dans lequel s'expriment aujourd'hui des peurs nombreuses et très médiatisées (vache folle, OGM, mais aussi listériose, pesticides ...).

6 De même Kellerhals et al. (2000, 299) soulignent l'importance du degré d'intégration sociale pour l'étude de la perception des risques.

Après un rapide tableau des craintes déclarées par un échantillon représentatif de la population française, il s'agira d'abord de proposer une typologie de ces craintes centrée sur le risque alimentaire, et d'en étudier la (dis)qualification sociale, par les caractéristiques socio-démographiques qui y sont associées. Ensuite, on tentera de mieux apprécier le contexte, la « position de risque » perçue, dans lequel se manifestent ces craintes, avant d'intégrer dans l'analyse le sentiment d'être bien informé ou pas sur les risques contemporains⁷.

Les données utilisées proviennent du Baromètre Santé 2000, enquête multithématique coordonnée par le Comité Français d'Education pour la Santé (CFES)⁸ et réalisée par entretien téléphonique en novembre-décembre 1999, auprès d'un échantillon aléatoire de 13'685 personnes, représentatif de la population française métropolitaine des 12-75 ans.

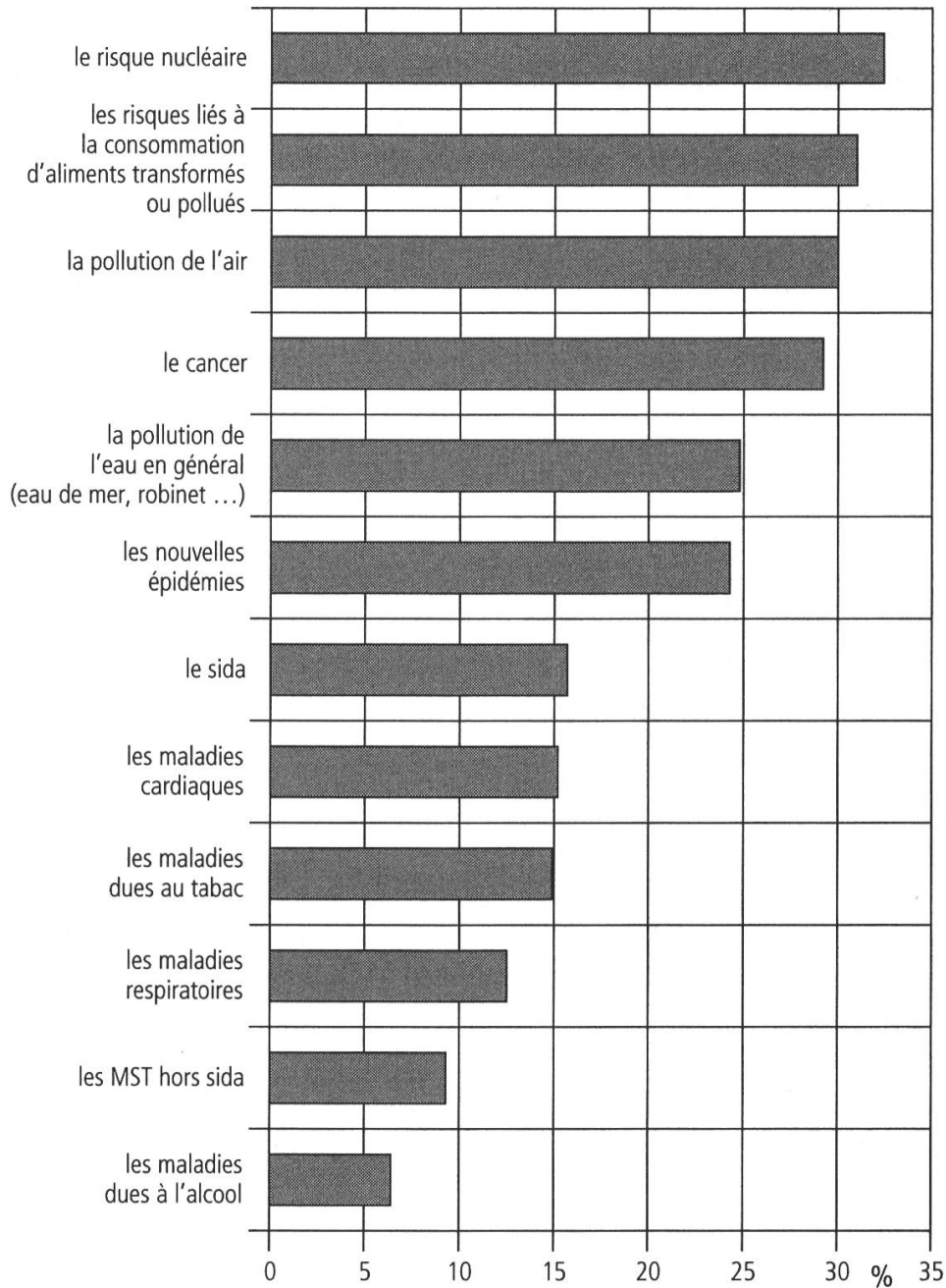
2 Les risques alimentaires : un *péril* classé en tête des craintes des Français

Par souci d'homogénéité, parmi les nombreux risques abordés dans le questionnaire du Baromètre Santé seules ont été retenues ici les maladies (maladies cardiaques, respiratoires, dues au tabac ou à l'alcool, cancer, sida, autres MST, nouvelles épidémies) ou les causes de maladies (aliments transformés ou pollués, pollution de l'eau ou de l'air). Ces trois derniers items renvoient explicitement aux thèmes que privilégie Beck dans ses analyses : il s'agit de risques « manufacturés », susceptibles de mettre en danger à grande échelle à la fois l'homme et la nature. Les autres items permettront de compléter l'exploration des craintes exprimées par les enquêtés. Ils correspondent à des risques qui dépendent davantage du mode de vie de chacun, et auxquels la « société du risque » nous impose aussi d'être plus attentifs au quotidien, dans le cadre de la gestion de notre « projet réflexif » (Giddens, 1991). Pour les onze items, les enquêtés devaient indiquer s'ils les craignaient, pour eux-mêmes, *beaucoup*, *pas mal*, *peu*, ou *pas du tout*. La figure I montre que les risques alimentaires, c'est-à-dire selon l'intitulé exact du questionnaire les « *risques liés à la consommation d'aliments transformés ou pollués* » sont les plus craints (presque un tiers de l'échantillon les craint *beaucoup*), juste devant la pollution de l'air et le cancer.

7 Le sentiment d'être bien informé constitue un indicateur, certes très imparfait, de la confiance que l'individu accorde ou non aux autorités, puisque celles-ci sont en dernier ressort la source de la plupart des informations disponibles. Toutefois, le fait de se sentir bien informé peut tout aussi bien refléter un sentiment de confiance en soi, comme me l'a fort justement fait remarquer un lecteur anonyme.

8 en partenariat avec la Caisse Nationale de l'Assurance Maladie des Travailleurs Salariés, le Ministère de l'Emploi et de la Solidarité, l'Observatoire Français des Drogues et Toxicomanies, la Fédération Nationale de la Mutualité française, le Haut Comité de la santé publique et la Fédération Nationale des Observatoires Régionaux de Santé. Les données ont été calées sur le recensement de 1999.

Figure 1 : Proportions d'enquêtés déclarant craindre beaucoup pour eux-mêmes différentes maladies ou causes de maladies



La figure I illustre aussi une césure fréquemment observée entre *risques* et *périls* au sens que Luhman (1993) donnait à ces notions. Pour celui-ci, les *risques* renvoient à des dangers que l'individu juge pouvoir maîtriser par lui-même, tandis que les *périls* correspondent à des menaces majeures ou diffuses que l'individu a le senti-

ment de subir, sans être en mesure d'y échapper (de ce point de vue, les risques étudiés par Beck sont des *périls*). Les premiers seraient donc moins craints que les seconds : les *risques* renverraient ici à toutes les maladies (avec des scores de crainte allant de 6 à 16%), à l'exception notable du cancer et des nouvelles épidémies, qui se rangeraient parmi les *périls*, avec les pollutions et les aliments transformés ou pollués. La distinction entre risques et périls a déjà été mise en évidence empiriquement (Peretti-Watel, 2000a, chapitres 9 et 12), et recoupe dans une certaine mesure la distinction opérée par Kellerhals et al. (2000, 303) entre risques individuels et structurels.

Bien sûr cette distinction n'est pas donnée et objective, mais construite par chacun en fonction de son expérience et de ses ressources. Il n'en reste pas moins vrai que pour certains risques un large consensus se dessine : la plupart des individus se représentent les accidents de la circulation comme un danger que le conducteur peut contrôler, donc comme une *risque*, et inversement se sentent désarmés devant les *périls* alimentaires, en particulier le prion de la vache folle (Peretti-Watel, 2001a; 2001b). Pour d'autres dangers comme le sida, les opinions sont plus partagées (Douglas et Calvez, 1990).

Les 31% d'enquêtés qui déclarent ici craindre beaucoup le *péril* alimentaire ont un profil socio-démographique peu marqué, même si les écarts observés avec les autres enquêtés sont significatifs : les femmes sont légèrement sur-représentées, ainsi que les individus sans diplôme, les ouvriers et les 65–75 ans. Ce profil tendrait donc plutôt à valider l'hypothèse d'une crainte motivée par un sentiment diffus de vulnérabilité, plus fréquente parmi les moins aisés et les moins diplômés. On peut toutefois supposer que ce profil somme toute peu différencié traduit en fait l'hétérogénéité de ces individus.

3 Les types d'appréhensions associées à la crainte des risques alimentaires

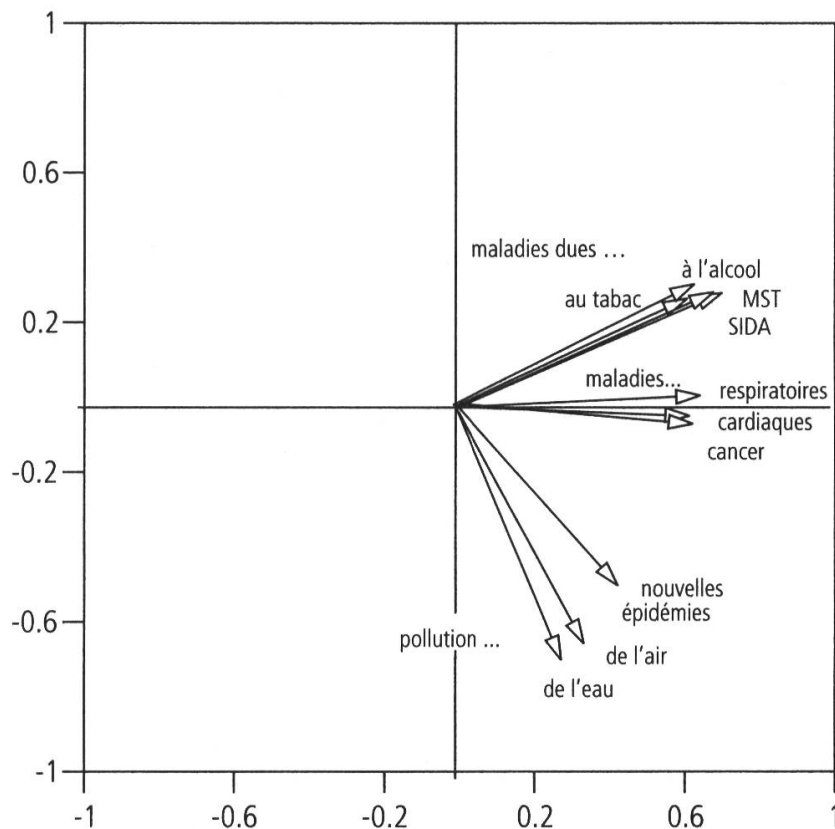
Pour explorer cette hypothèse, une analyse factorielle des craintes déclarées a été réalisée en isolant ces 31% (en excluant bien sûr la question sur les risques alimentaires puisqu'ils ont tous donné la même réponse). Cette procédure statistique permet de visualiser de façon simple les relations existant entre ces craintes⁹.

Les deux axes représentés sur la figure II résument ces relations : sur le premier axe (horizontal), toutes les variables se projettent du même côté. Autrement dit, parmi ceux qui craignent beaucoup les risques liés à la consommation d'aliments transformés ou pollués, certains ne craignent que ces risques, tandis

9 On a réalisé une analyse en composantes principales normée, codant respectivement 1, 2, 3, 4 les modalités *beaucoup* à *pas du tout*. Relativement à une analyse des correspondances multiples, cette méthode évite la dilution de l'inertie sur un grand nombre d'axes, prend en compte le caractère ordonné des modalités, mais postule l'équidistance entre elles. Toutefois notre analyse s'avère robuste : les résultats sont stables pour divers types de codages numériques.

que d'autres craignent aussi tous les autres. Le second axe (vertical) oppose quant à lui des *risques* (donc des menaces que l'individu peut penser maîtriser, en particulier ceux liés à des comportements : consommation d'alcool ou de tabac, relations sexuelles) à des *périls* (menaces diffuses donc incontrôlables individuellement : pollutions, nouvelles épidémies).

Figure 2 : Premier plan factoriel, analyse en composantes principales des craintes



3.1 Des craintes contrastées à l'égard des autres risques

Une classification ascendante hiérarchique (CAH) réalisée à partir des résultats de l'analyse factorielle permet de diviser les 31% qui nous intéressent plus précisément en trois populations distinctes dont les effectifs sont comparables, et qui correspondent à des types de craintes contrastées¹⁰. Le tableau 1 détaille ces craintes.

10 La CAH a été réalisée selon le critère de Ward : 2 classes sont agrégées lorsque leur réunion minimise la perte d'inertie inter-classes induite par toute réunion de classes. La partition obtenue a été optimisée par 8 itérations de la méthode des centres mobiles (pour améliorer l'inertie inter-classes, sous-optimale en raison de la contrainte d'emboîtement des partitions inhérente à la CAH, cf. Lebart et al., 1995).

Tableau 1 : Profils des craintes déclarées par les trois types isolés (% en colonnes)

enquêtés craignant beaucoup pour eux-mêmes les risques liés à la consommation d'aliments transformés ou pollués :				
	crainte exclusive (11%)	crainte des <i>périls</i> (12%)	cumul des craintes (8%)	reste de l'échantillon*
nouvelles épidémies	19%	63%	<u>64%</u>	14%
pollution de l'air	31%	<i>75%</i>	66%	18%
pollution de l'eau	26%	<i>67%</i>	57%	14%
cancer	12%	56%	<u>76%</u>	22%
maladies cardiaques	11%	<i>30%</i>	21%	20%
maladies respiratoires	4%	20%	<u>46%</u>	9%
sida	5%	7%	<u>77%</u>	12%
MST	2%	2%	<u>54%</u>	7%
maladies dues au tabac	6%	16%	<u>53%</u>	12%
maladies dues à l'alcool	1%	2%	<u>37%</u>	5%

Note

* C'est-à-dire les individus qui n'ont pas déclaré craindre *beaucoup* les risques liés à la consommation d'aliments transformés ou pollués. Pour chaque crainte (chaque ligne), la proportion maximale est soulignée, la minimale est en italiques. Exemple de lecture en colonne : parmi les individus du profil *crainte exclusive*, 19% craignent beaucoup les nouvelles épidémies. Exemple de lecture en ligne : la proportion d'individus craignant beaucoup la pollution de l'eau est maximale pour le profil *crainte des périls*.

Crainte exclusive. Le premier profil correspond au total à 11% de l'échantillon. Ces individus craignent presque exclusivement les risques liés à la consommation d'aliments transformés ou pollués : moins du tiers craint les nouvelles épidémies et les pollutions de l'air ou de l'eau, et concernant les autres risques leurs craintes sont plus rares encore que parmi le reste de l'échantillon.

Crainte des périls. Le second profil réunit 12% de l'échantillon. Il se distingue par ses craintes à l'égard des *périls* : outre le risque alimentaire, la majorité de ces individus craint beaucoup les nouvelles épidémies (63%), le cancer (56%) et les pollutions de l'air ou de l'eau (avec la proportion maximale pour ces dernières : respectivement 75% et 67%), mais ils sont en revanche peu nombreux à craindre les dangers généralement liés à des comportements individuels : le sida, les autres MST et les maladies dues à l'alcool ou au tabac.

Cumul des craintes. Le dernier profil regroupe quant à lui 8% des personnes interrogées, qui cumulent des craintes fréquentes à l'égard de tous les risques abordés ici, quels qu'ils soient (avec 7 proportions maximales sur 10). Par exemple, plus des trois quarts craignent beaucoup le sida, le cancer, et les deux tiers craignent beaucoup les nouvelles épidémies et la pollution de l'air.

3.2 La (dis)qualification sociale des types de craintes

Le tableau 2 montre que ces trois types de craintes très contrastées correspondent à des profils socio-démographiques spécifiques, en termes d'âge, de niveau scolaire, de situation professionnelle et de niveau de revenus, avec par contre une répartition par sexes globalement équilibrée.

Crainte exclusive. Les individus qui craignent quasi-exclusivement les risques alimentaires ont un profil très semblable à celui du reste de l'échantillon, à ceci près qu'ils sont plus âgés que la moyenne, à un degré moindre que les membres du profil *crainte des périls*. Relativement aux deux autres profils de craintes distingués ici, ces enquêtés se distinguent surtout par leur niveau d'études, puisque 43%

Tableau 2 : profil sociodémographique des types de craintes (% en colonnes)

	enquêtés craignant beaucoup pour eux-mêmes les risques liés à la consommation d'aliments transformés ou pollués :			
	crainte exclusive (11%)	crainte des <i>périls</i> (12%)	cumul des craintes (8%)	reste de l'échantillon (69%)
<i>sex ratio</i> (% hommes/femmes)	50/50	45/55	49/51	50/50
<i>âge</i>				
12-25 ans	17%	7%	<u>32%</u>	26%
60-75 ans	23%	<u>26%</u>	11%	16%
(âge moyen)	(44 ans)	<u>(48 ans)</u>	(37 ans)	(39 ans)
<i>diplôme et situation scolaire</i>				
élèves, étudiants	11%	4%	<u>23%</u>	18%
sans diplôme*	11%	10%	<u>19%</u>	9%
diplôme inférieur au bac*	46%	<u>56%</u>	<u>55%</u>	49%
bac*	16%	14%	12%	15%
diplôme supérieur au bac*	<u>27%</u>	20%	14%	<u>27%</u>
<i>situation professionnelle</i>				
inactifs (hors scolaires)	31%	<u>36%</u>	21%	25%
chômeurs**	6%	6%	<u>12%</u>	6%
ouvriers, employés**	49%	52%	<u>71%</u>	53%
cadres supérieurs, professions intermédiaires**	<u>43%</u>	41%	26%	41%
<i>revenus par UC***</i>				
< 3'500 francs par mois	11%	11%	<u>21%</u>	11%
10'000 francs et plus	28%	<u>29%</u>	16%	<u>29%</u>
<i>Notes</i>	Pour chaque crainte (chaque ligne), la proportion maximale est soulignée, la minimale est en italiques.			
*	en se restreignant aux individus qui ne sont plus scolarisés.			
**	en se restreignant aux actifs.			
***	unité de consommation.			

(16+27) d'entre eux ont au moins le baccalauréat. Ce chiffre est similaire à celui observé pour le reste de l'échantillon (42%) (15+27), mais est davantage significatif étant donné qu'il est biaisé par un effet de génération : les personnes de ce profil ont en moyenne fini leurs études cinq ans avant le reste de l'échantillon, et ont donc moins profité de l'inflation des diplômes qui a caractérisé le système éducatif français durant la seconde moitié du vingtième siècle.

Crainte des périls. Ce profil réunit des individus plus âgés que la moyenne (le quart d'entre eux a 60 ans ou plus). Plus du tiers est inactif, avec un niveau de revenus par unité de consommation équivalent à celui du reste de l'échantillon. Les deux tiers ont un niveau scolaire inférieur au bac, ce qui traduit ici aussi pour une part un effet de génération : ces individus plus âgés sont issus de cohortes pour lesquelles le baccalauréat était encore un diplôme assez rare. Par ailleurs, cette classe est la seule à présenter un *sex ratio* légèrement déséquilibré, avec une sur-représentation des femmes.

Cumul des craintes. Les 8% qui cumulent les craintes sont plus jeunes, un tiers a moins de 26 ans, le quart est encore élève ou étudiant. Pour ceux d'entre eux qui ne sont plus scolarisés, les perspectives ne semblent pas roses : les trois quarts sont sortis du système scolaire sans avoir obtenu leur baccalauréat, presque autant sont ouvriers ou employés, avec un taux de chômage deux fois supérieur à celui du reste de l'échantillon. Par ailleurs, parmi ces 8% un individu sur cinq vit dans un foyer dont le niveau de revenus par unité de consommation se situe en-dessous du seuil de pauvreté.

4 Les craintes et leur contexte

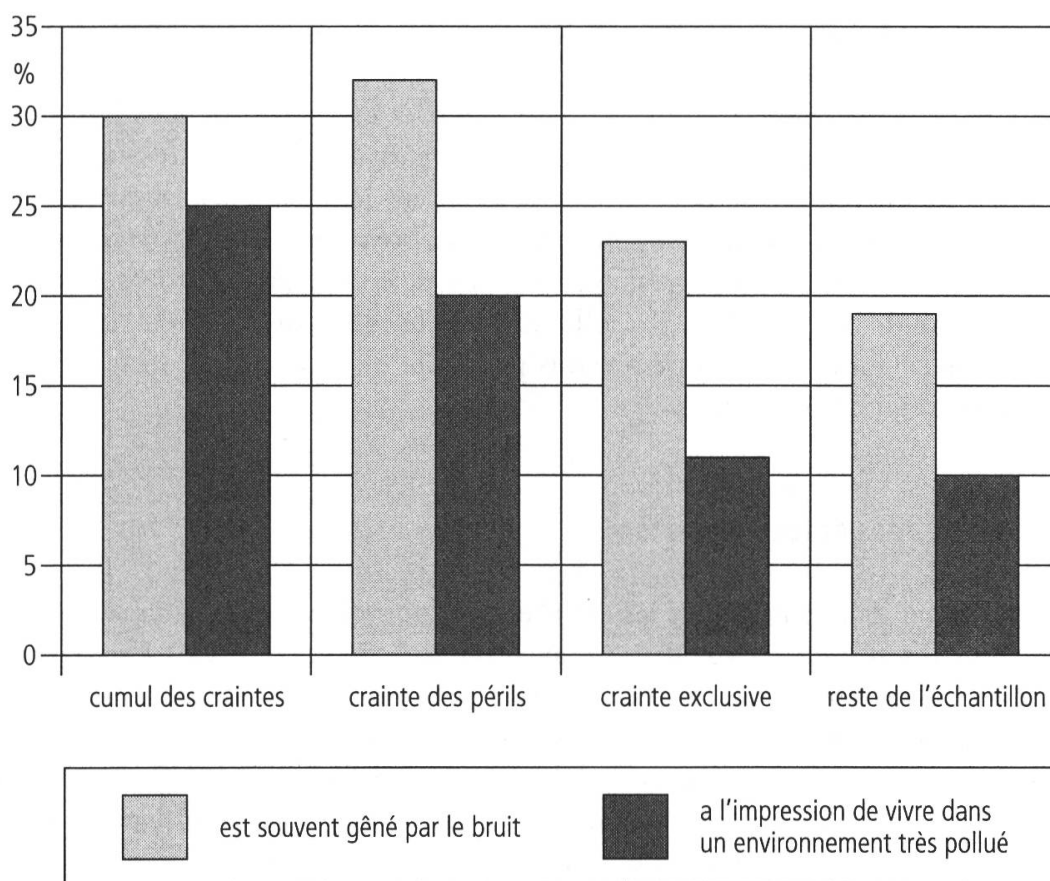
Il ne s'agit pas de déterminer si les craintes des enquêtés sont imaginaires ou non, autrement dit si elles renvoient à un substrat réel, à un contexte objectivement dangereux pour l'individu. Au-delà du fait qu'une enquête quantitative ne peut guère prétendre à une telle précision, plus fondamentalement une crainte n'est pas réductible au reflet, éventuellement déformé, d'un danger « objectif ». La perception d'un danger peut susciter la crainte, mais inversement la crainte entretient la perception, elle l'aiguise, sans compter que cette crainte peut être suscitée par des signaux indirects et non par des perceptions au sens propre : on peut craindre une menace pourtant invisible simplement parce que l'on a le sentiment de vivre dans un environnement dégradé, d'y subir des nuisances, ou parce que l'on se méfie des autorités qui prétendent qu'elle n'existe pas.

4.1 Les gênes ressenties au quotidien

Concernant les nuisances ressenties, le questionnaire du Baromètre Santé permet de savoir si les enquêtés sont gênés par le bruit dans leur existence quotidienne, et

s'ils ont le sentiment que leur propre environnement est pollué¹¹. Les individus qui déclarent de fortes craintes à l'égard de tous les risques ou seulement des périls au sens de Luhman (*cumul des craintes* et *crainte des périls*) relèvent davantage de nuisance dans leur environnement quotidien (figure III) : le tiers se dit souvent gêné par le bruit (contre le cinquième pour le profil *crainte exclusive* et le reste de l'échantillon) et près du quart a l'impression de vivre dans un environnement très pollué (contre le dixième pour les autres).

Figure 3 : Perceptions de son environnement quotidien selon les types de craintes



11 On notera que dans une autre enquête, réalisée en face à face par l'Institut National des Statistiques et des Etudes économiques (Insee), les plaintes des enquêtés relatives aux nuisances sonores subies à leur domicile étaient confirmées par les enquêteurs, qui repéraient effectivement à proximité des logements la présence de sites bruyants : autoroutes, voies rapides, aéroports ... (Peretti-Watel, 2000b).

Le fait de vivre quotidiennement dans un environnement pollué et bruyant peut entraîner un sentiment de vulnérabilité diffus se traduisant notamment par de nombreuses craintes à l'égard de toutes sortes de menaces, mais réciproquement les craintes aiguës les perceptions critiques que l'on peut avoir de son propre environnement : encore une fois, il ne s'agit donc pas de postuler une relation de cause à effet dans un sens ou dans l'autre, mais simplement de relever une cohérence, une consonance entre craintes déclarées et perception de son propre environnement, les deux étant susceptibles d'entrer en résonance et de s'entretenir mutuellement.

4.2 Les indicateurs de vulnérabilité ressentie

Dans le Baromètre Santé 2000, la vulnérabilité ressentie peut aussi être approchée par des questions sur l'anxiété, l'état dépressif, l'estime de soi et la sociabilité (constitutives d'une approche globale de la santé, cf. Guillemin et al., 1997). Ces indicateurs convergent pour opposer les mêmes types que précédemment. D'un côté ceux qui cumulent toutes les craintes ou seulement celles concernant des périls : ils déclarent plus souvent des troubles du sommeil, de la fatigue, des signes de dépression, d'anxiété, de mésestime de soi, ils se caractérisent par une moindre sociabilité (moins de sorties, moins de rencontres avec des amis ou de la famille), et ils sont aussi plus fréquemment mécontents de leur profession. De l'autre côté, ceux qui craignent quasi exclusivement les risques alimentaires et le reste de l'échantillon, qui présentent le profil inverse. Par exemple, parmi les membres du profil *cumul des craintes*, 30% ont l'impression d'être fatigués, 22% se sentent tendus ou nerveux, 19% disent d'eux-mêmes qu'ils se découragent facilement, contre respectivement 18, 13 et 12% dans le reste de l'échantillon.

4.3 Le mode de vie

Le Baromètre Santé fournit également quelques questions sur le mode de vie, qui permettent de différencier assez nettement les profils *cumul des craintes* et *crainte des périls* : en effet, parmi les trois profils de crainte et le reste de l'échantillon, le tabagisme, la consommation d'alcool et l'expérience d'une MST obtiennent des fréquences maximales pour le profil *cumul des craintes* (qui correspond aux enquêtés les plus jeunes : 38% fument quotidiennement, 17% ont été ivres au moins une fois dans l'année, 5% ont déjà eu une MST), tandis que ces fréquences sont minimales pour le profil *crainte des périls* (qui est aussi le plus âgé : 24% fument quotidiennement, 9% déclarent au moins une ivresse dans l'année, 3% ont déjà eu une MST¹²). Si ces deux profils se caractérisent par une forte vulnérabilité

12 L'écart entre les deux profils est faible pour les MST, mais rappelons qu'il s'agit de compter au moins une occurrence au cours de la vie, qui a donc mécaniquement plus de chances de s'être déjà produite pour des individus qui ont en moyenne 48 ans (*cumul des périls*) au lieu de 37 ans (*cumul des craintes*).

ressentie, associée à des craintes pour des risques diffus (pollutions...), leur divergence pour les risques plus privés (maladies dues au tabac, à l'alcool, sida, MST...) pourrait découler de leur mode de vie : les plus âgés ont atteint une étape du cycle de vie caractérisée par de moindres consommations d'alcool et de tabac, ainsi que par une moindre activité sexuelle, de sorte qu'ils se sentiraient moins exposés aux risques associés à ces comportements.

5 Le rôle prépondérant du sentiment d'être bien informé

Dans le Baromètre Santé, il était demandé aux enquêtés s'ils avaient le sentiment d'être bien informés sur des thèmes ayant trait à la santé, parmi lesquels l'alcool, le tabac, le sida, les autres MST, les pollutions de l'air et de l'eau, l'alimentation et les vaccinations.

5.1 Craintes et sentiment d'être (mal) informé

Les trois profils d'enquêtés qui craignent les risques alimentaires s'estiment plus souvent mal informés sur ces thèmes. Concernant en particulier l'alimentation, près de la moitié se sent mal informée (contre le tiers dans le reste de l'échantillon). Ce déficit d'information perçu ne peut guère être interprété comme un aveu d'ignorance, du moins pour le profil *crainte exclusive*, puisque ce dernier réunit des individus plutôt plus diplômés que la moyenne. Pour ces individus, le sentiment d'être mal informé ne constitue sans doute pas un aveu d'inculture, mais plutôt un jugement critique sur l'information disponible, une marque de méfiance à son égard. D'ailleurs, relativement au reste de l'échantillon, même pour des thèmes qui correspondent à des risques qu'il craignent plus rarement (maladies liées à l'alcool, au tabac ..., cf. tableau 1), ils ont plus souvent le sentiment d'être mal informés.

Afin de mieux appréhender cette relation entre l'information perçue et la crainte déclarée, tout en prenant en compte les autres éléments d'explication précédemment avancés, une régression logistique multinomiale a été réalisée (Mc Cullagh et Nelder, 1989; Stokes et al., 1995). Cette méthode permet de quantifier des relations statistiques entre une variable à plusieurs modalités non ordonnées (ici les profils de craintes et le reste de l'échantillon) et diverses autres variables, en procédant « toutes choses égales par ailleurs » : on pourra étudier la relation entre information perçue et appartenance à tel ou tel profil, en contrôlant les effets des autres variables (sexe, âge, niveau scolaire ...). Ce contrôle est d'autant plus nécessaire que les variables envisagées ici sont souvent liées entre elles. Par exemple, ce sont probablement les plus bas revenus qui sont relégués dans les environnements pollués : on pourra préciser la relation entre nuisances ressenties et craintes déclarées, une fois contrôlé l'effet du revenu.

Tableau 3 : Modèle logistique multinomial : les facteurs associés aux types de craintes

	<i>odds ratios</i>		
<i>profil de référence : reste de l'échantillon</i>	<i>crainte exclusive</i>	<i>crainte des périls</i>	<i>cumul des craintes</i>
<i>sexe</i>			
femme (<i>référence : homme = 1</i>)	1.1 ns	1.2 **	1.0 ns
<i>âge (en dizaines d'années)</i>			
	1.2 ***	1.3 ***	0.9 ***
<i>niveau d'études</i>			
sans diplôme	1.1 ns	0.8 ns	3.3 ***
diplôme inférieur au bac	1.0 ns	0.9 ns	2.1 ***
bac (<i>référence : diplôme supérieur au bac = 1</i>)	1.0 ns	1.0 ns	1.5 **
<i>revenus par unité de consommation</i>			
inférieur à 3 500 F / mois (<i>référence : ≥ 3 500 F / mois = 1</i>)	1.0 ns	0.9 ns	1.6 ***
<i>qualité de vie</i>			
gêné par le bruit : souvent pas du tout (<i>référence : parfois, rarement ou jamais = 1</i>)	1.2*	1.6 ***	1.6 ***
environnement pollué : très (<i>référence : plutôt, plutôt pas, pas du tout = 1</i>)	1.0 ns	2.1 ***	2.5 ***
<i>impression d'être bien informé</i>			
mal informé (<i>référence : bien ou plutôt informé = 1</i>)	1.9 ***	2.1 ***	1.9 ***

Note

***, **, *, ns : respectivement significatif aux seuils 0.001, 0.01, 0.05 et non significatif.

Lecture : chaque colonne compare un profil de craintes au reste de l'échantillon. Pour la première colonne : les femmes ont 1,1 fois plus de chances que les hommes d'appartenir au profil *crainte exclusive* plutôt qu'au reste de l'échantillon, ce qui est négligeable (ns); ceux qui se sentent mal informés ont 1,9 fois plus de chances de déclarer une *crainte exclusive* plutôt que d'appartenir au reste de l'échantillon, résultat très significatif (***).

Pour mesurer globalement le sentiment d'être bien informé ou pas, un indicateur en deux positions a été défini à partir des réponses concernant l'information sur les huit thèmes relatifs à la santé : cet indicateur isole une minorité d'enquêtés (8% du total) qui se sentent *plutôt mal* ou *mal informés*, quel que soit le thème de santé abordé.

5.2 Modélisation des types de craintes

Le tableau 3 liste les spécificités de chacun des trois profils de craintes associées au risque alimentaire, relativement au reste de l'échantillon.

Crainte exclusive. Si ce profil est très semblable au reste de l'échantillon en termes de sexe, de niveau d'études ou de niveau de vie, en revanche ses membres

sont plus âgés. Concernant la qualité de vie, les écarts sont faibles : pas de différence pour la pollution de l'environnement, et un écart tout juste significatif pour la gêne occasionnée par le bruit. La seule différence nette entre ce profil et le reste de l'échantillon renvoie au sentiment d'être mal informé : toutes choses égales par ailleurs, les individus qui se sentent mal informés ont presque deux fois (1,9) plus de chances de déclarer une crainte exclusive à l'égard des risques alimentaires.

Crainte des périls. Comme le précédent, ce profil réunit des individus plus âgés que le reste de l'échantillon, mais qui ne s'en différencient pas pour le niveau d'études et la proportion des foyers se situant en-deçà du seuil de pauvreté. En revanche, ce profil s'avère un peu plus féminin. Toutefois, les principaux traits qui lui sont associés se rapportent à l'information perçue et à la qualité de vie : toutes choses égales par ailleurs, relativement au reste de l'échantillon les individus qui craignent les périls sont plus souvent gênés par le bruit, ont le sentiment que leur environnement est très pollué et s'estiment mal informés sur les grands thèmes de santé.

Cumul des périls. Ce profil présente des caractéristiques très contrastées. Un peu plus jeunes, ses membres cumulent les signes de vulnérabilité : les chances d'appartenir à ce profil sont maximales pour les moins diplômés, ceux qui vivent dans un foyer dont le niveau de revenu par unité de consommation se situe en-dessous du seuil de pauvreté, enfin qui souffrent d'une piètre qualité de vie (nuisances sonores et pollution de leur environnement). Par ailleurs, l'association entre les craintes et le sentiment d'être mal informé sur les grands thèmes de santé s'avère une fois encore très significative.

Quel que soit le profil de craintes comparé au reste de l'échantillon, une fois contrôlés en particulier les effets de l'âge et du diplôme, le sexe joue donc peu ou pas du tout, tandis que les relations observées pour l'âge sont variables. En revanche le fait de se sentir mal informé reste toujours significatif : ce sentiment s'avère être le facteur le plus étroitement associé aux trois types de craintes alimentaires. D'autres variables ne caractérisent que certains profils : une mauvaise qualité de vie perçue est associée aux profils *crainte des périls* et *cumul des craintes*, de faibles niveaux d'études et de vie sont spécifiques au *cumul des craintes*.

6 Conclusion

Les risques alimentaires, c'est-à-dire liés à la consommation d'aliments transformés ou pollués, arrivent en tête des préoccupations sanitaires des Français : selon les données du Baromètre Santé 2000, près d'un Français sur trois les craint beaucoup. Ce tiers réunit en fait trois profils contrastés, correspondant chacun environ à une personne sur dix. Un seul de ces profils va dans le sens des analyses qui disqualifient les peurs alimentaires, présentées comme la conséquence d'une

ignorance et d'un sentiment de vulnérabilité diffus, bref comme des « peurs de pauvres ». Ce profil correspond à des individus jeunes, peu diplômés, vivant plus souvent que les autres dans une situation de précarités professionnelle et matérielle, et qui se caractérisent par un cumul des craintes : ils ont peur des aliments transformés ou pollués, mais aussi des pollutions de l'air ou de l'eau, du cancer ou encore du sida.

Ces craintes ne sont pas seulement associées à des indicateurs « objectifs » de pauvreté : ces individus se sentent plus souvent fatigués, anxieux, ils sont aussi davantage sensibles à la pollution de leur environnement et aux nuisances sonores. Ils ont le sentiment de vivre dans un environnement menaçant, par l'air qu'ils respirent, les aliments qu'ils ingèrent ou le bruit qui les gêne. Cette minorité est-elle plus exposée ou plus sensible ? Si, comme l'écrivent Kellerhals et al. (2000, 314–315), « on ne sait pas bien si les positions de risque recouvrent des sensibilités socio-cognitives différentes aux menaces sociétales ou plutôt de véritables différences dans l'exposition de chacun au risque », ajoutons que la question de cette distinction n'est pas forcément pertinente. Il est probable que ces divers aspects de l'expérience quotidienne concrète forment système, se renforcent mutuellement : les peurs alimentaires exprimées par cette minorité ne sont donc pas infondées, dépourvues de tout substrat réel, ni réductibles à un défaut d'information. Autrement dit, les peurs des plus démunis ne sont pas forcément dénuées de sens.

A l'opposé, les individus qui craignent presque exclusivement les risques alimentaires ne présentent aucun signe de vulnérabilité, quel que soit l'indicateur envisagé ici. Ce profil n'est pas sans rappeler les analyses d'Ulrich Beck : toutefois, la seule question de la crainte ressentie ne permet pas de repérer avec précision une élite éclairée et activiste qui se saisirait d'un risque alimentaire pour « lancer une alerte ». En revanche, ces individus illustrent bien le fait que le sentiment d'être mal informé sur les risques alimentaires n'est pas réservé à une minorité peu diplômée ou en situation précaire. Ce sentiment pourrait donc aussi traduire une distance critique à l'égard d'un certain modèle de société, et des acteurs économiques et politiques qui s'en font les promoteurs. Pour explorer cette hypothèse, il faudrait disposer de données abordant explicitement la question de la confiance accordée ou non à ces acteurs, afin de mieux faire apparaître la dimension proprement politique des peurs alimentaires.

7 Références bibliographiques

- Apfelbaum, Marian, Ed. (1998), *Risques et peurs alimentaires*, Paris : Odile Jacob.
- Beck, Ulrich (1992), *Risk Society, Towards a New Modernity*, London : Sage Publication.
- Beck, Ulrich (1999), *World Risk Society*, Cambridge : Polity Press.
- Brown, Phil (1995), Popular epidemiology, toxic waste and social movements, in : John Gabe, Ed., *Medicine, Health and Risk. Sociological Approaches.*, Oxford : Blackwell Publishers, 91–112.

- Brown, Phil (1997), Popular Epidemiology Revisited, *Current Sociology*, 45/3, 137–156.
- Calvez, Marcel (1997), Les connaissances et les attitudes relatives au sida, in : Hugues Lagrange et Brigitte Lhomond, Eds., *L'entrée dans la sexualité, le comportement des jeunes dans le contexte du sida*, Paris : Editions La Découverte et Syros, 317–349.
- Douglas, Mary (1992), *Risk and Blame, Essays in Cultural Theory*, London : Routledge.
- Douglas, Mary et Marcel Calvez (1990), The self as risk taker : a cultural theory of contagion in relation to AIDS, *The Sociological Review*, 38/3, 445–464.
- Douglas, Mary et Aaron Wildavsky (1982), *Risk and Culture, An Essay on the Selection of Technological and Environmental Dangers*, Berkeley : University of California Press.
- Duclos, Denis (1987), La construction sociale des risques majeurs, in : Jean-Louis Fabiani et Jacques Theys, Eds., *La société vulnérable*, Paris : Presses de l'ENS, 37–54.
- Duclos, Denis (1996), Puissance et faiblesse du concept de risque, *L'année sociologique*, 46/2, 309–337.
- Ewald, François (1986), *L'Etat-Providence*, Paris : Grasset.
- Ewald, François (1998), Le risque dans la société contemporaine, in : Maurice Tubiana, Constantin Vrousos, Catherine Carde, Jean-Pierre Pagès, Eds., *Risque et société*, Gif-sur-Yvette : Editions Nucléon, 41–54.
- Giddens, Anthony (1991), *Modernity and Self-Identity*, Stanford: Stanford University Press.
- Giddens, Anthony (1994), *Les conséquences de la modernité*, Paris: L'Harmattan.
- Giddens, Anthony (1999), *Lecture on Risk* (conférence disponible en ligne à l'adresse news.bbc.co.uk/hi/english/static/events/reith_99).
- Guillemin, Francis; Jacques Arènes et Jean-Marc Virion (1997), Santé et qualité de vie, in François Baudier, Marie-Pierre Janvrin et Jacques Arènes, Eds., *Baromètre Santé adultes 95/96*, Vanves : Editions du CFES, 69–85.
- Hahn, Alois; Rüdiger Jacob et Willy H. Eirmbter (1994), Le sida : savoir ordinaire et insécurité, *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 104, 81–89.
- Kellerhals, Jean; Noëlle Languin et Luca Pattaroni (2000), Ces risques qui nous menacent: enquête sur les inquiétudes des Helvètes, *Revue suisse de sociologie*, 26/2, 297–317.
- Lebart, Ludovic; Alain Morineau et Marie Piron (1995), *Statistique exploratoire multidimensionnelle*, Paris : Éditions Dunod.
- Luhman, Niklas (1979), *Trust and Power: Two works by Niklas Luhman*, New York : John Wiley & Sons.
- Luhman, Niklas (1993), *Risk : A Sociological Theory*, New York : Aldin de Gruyter.
- Mc Cullagh, Peter et John Nelder (1989), *Generalized Linear Models*, London: Chapman and Hall.
- Percheron, Annick et Pascal Perrineau (1990), Attitudes des Français à l'égard des problèmes de sécurité, *Les Cahiers de la Sécurité Intérieure*, 1, 17–52.
- Peretti-Watel, Patrick (2000a), *Sociologie du risque*, Paris : Editions Armand Colin.
- Peretti-Watel, Patrick (2000b), L'inscription du sentiment d'insécurité dans le tissu urbain, *Cahiers de la Sécurité Intérieure*, 39, 201–221.
- Peretti-Watel, Patrick (2001a), La crise de la vache folle : une épidémie fantôme ?, *Sciences sociales et Santé*, 19/1, 5–38.
- Peretti-Watel, Patrick (2001b), *La société du risque*, Paris : Editions La Découverte.
- Slovic, Paul (1993), Perceived Risk, Trust, and Democracy. *Risk Analysis*, 13, 675–682.
- Slovic, Paul (1998), Trust, emotion, sex, politics, and science : surveying the risk assessment battlefield, in : Maurice Tubiana, Constantin Vrousos, Catherine Carde, Jean-Pierre Pagès, Eds., *Risque et société*, Gif-sur-Yvette : Editions Nucléon, 85–110.
- Stokes, Maura E.; Charles S. Davis et Gary G. Koch (1995), *Categorical Data Analysis Using the SAS System*, Cary, NC: SAS Institute Inc.